

Geo. McTaggart, Rodgerville, Ont.	91
Jac. McKellar, Tiverton, Ont.	91
T. J. Dillon, New Perth, P. E. I.	91
T. McKee, Sutton Junction, Qué.	91
Jas. McCabe, Eastwood, Qué.	91
Wm. Eager, Morrisburg, Ont.	91
M. Miller, West Brome, Qué.	91
L. P. Hubbs, Millier, Ont.	91
Chas. Stewart, Flesherton, Ont.	91
W. Parent, St-Elphège, Québec	91
J. N. Duguay, la Baie des Fervres, Québec	91
B. J. Connolly, Kintore, Ont.	91
W. Whelan, Centerville, Ont.	91
R. Wherry, Knowlton, Qué.	91
J. W. Benjamin, West Brome, Qué.	91
Gabriel Hamel, Cap Santé, Qué.	91
C. A. Beattie, Abercorn, Qué.	91
J. Wilford, Brownsville, Ont.	91
M. K. Everetts & Son, Easton's Corners, Ont.	90
J. A. Raddick, Perth, Ont.	90
J. A. Howe, Millington, Qué.	90
G. B. Brodie, Pond Mills, Ont.	90
J. T. Dillon, New Perth, P. E. I.	90
J. T. Warrington, Belleville, Ont.	90
Eliza Parsons, Guilford, Ont.	90
J. J. Madden, Newburg, Ont.	90
J. L. et H. S. Gilbert, Danham, Qué.	90
Alban Kennedy, Union Centre, N. E.	90
C. L. Tilley & Son, Waterville, N. B.	90
Points gagnés par les exposants de beurre :	
J. D. Leclair, Ste-Thérèse de Blainville, Qué.	91
J. D. Leclair, Ste-Thérèse de Blainville, Qué.	91
L. R. Whitman, Knowlton, Qué.	91
H. Chamberlain, West Bolton, Qué.	91
J. D. Leclair, Ste-Hyacinthe, Qué.	91
N. P. Emerson, Sutton Junction, Qué.	91
T. L. Burnett, Farnham Centre, Qué.	91
Mme J. D. Leclair, Ste-Thérèse de Blainville, Qué.	91
N. P. Emerson, Sutton Junction, Qué.	91
T. L. Burnett, Farnham Centre, Qué.	91
Croil & McCullough, Glenroy, Ont.	91
W. P. Hillhouse, Knowlton, Qué.	91

LE FROMAGE CANADIEN A L'EXPOSITION DE CHICAGO.

LES SUCCÈS DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

La Société d'Industrie Laitière de la province de Québec attire l'attention de ses membres sur l'article suivant, que nous traduisons de la *Scotian Review* de Woodstock :

"Après l'épuisement de l'ordre du jour, M. Pattullo, président de la Société d'Industrie Laitière d'Oxford, demanda des renseignements sur les envois de fromage du district d'Oxford à l'Exposition de Chicago. Il fait remarquer que tous les Canadiens doivent être fiers du succès obtenu dans la première série de concours à Chicago. Ils ont raflé presque tous les prix. On verra qu'Ontario n'a fait qu'un peu mieux que Québec, et on remarquera que Québec a remporté 20 médailles pour le fromage de la saison 1893, tandis que Ontario n'en a eu qu'une seule. Ceci n'a pu se produire que parce qu'Ontario n'avait pas envoyé de fromage. Ils sont fiers du succès de Québec, qui sont partis du Canada; mais les gens d'Ontario doivent être assez sensibles à leurs propres intérêts pour désirer de mainte-

nir leur province à la première place comme dans le passé. Se contenter de la seconde place serait nuire aux intérêts d'Ontario, dont le fromage se vend sur les marchés du monde entier sur sa réputation, et sa réputation est actuellement la meilleure. Comme l'ingratitude est le point d'où le fromage de l'Ouest d'Ontario devrait être envoyé à l'Exposition Universelle, il demande aux personnes présentes ce qui s'est fait pour la fabrication de cette année.

"M. A. F. McLaren, de Windsor, un des juges du fromage à l'exposition de Chicago, était présent et expliqua que la seule raison pour laquelle Ontario n'avait eu qu'une médaille contre Québec 20 pour la fabrication de cette année, était qu'il n'y avait qu'un lot de fromage d'Ontario d'exposé. Il ne savait rien des arrangements faits dans le district pour l'envoi du fromage, mais il a compris d'après les explications du Prof. Robertson, qu'un lieu de quatre concours, il n'y en aurait qu'un cette année pour le fromage canadien.

"M. Casswell se déclare heureux de voir soulever la question, car elle est de grande importance pour les producteurs de lait d'Oxford et d'Ontario en général. Il fait allusion à l'Exposition Industrielle de l'automne dernier (à Toronto) où le fromage de Québec a remporté l'avantage et à la prochaine exposition de la Puissance (à Toronto également) où le fromage d'Ontario et de Québec concourront ensemble, et pour ce concours, les producteurs du lait de cette Province (Ontario) doivent se préparer.

"M. Pattullo s'étonne que le district d'Ingersoll ne soit pas mieux renseigné. Il ne demande qu'une chose, c'est qu'Ontario soit traité comme Québec et New York. La nouvelle déjà publiée que Québec avait remporté 20 médailles contre Ontario une, s'est répandue sans explication et est de nature à faire tort à Ontario. Tout en reconnaissant l'avantage d'une bonne réputation pour le fromage de Québec en tant que fromage canadien, les gens d'Ontario ont le devoir de surveiller leurs propres intérêts et de veiller à garder la première place. Il ne faut pas que par apathie, erreur ou négligence de leur part, ils soient battus à l'exposition universelle."

La Société d'Industrie Laitière espère qu'il suffira de signaler cette discussion aux intéressés pour les mettre à même de défendre la réputation de leur fromage et à Chicago et à Toronto. Fromagers et cultivateurs doivent rivaliser de zèle pour maintenir la position conquise et les patrons de fromageries sont invités à ne pas oublier que le fromage ne peut faire un fromage de concours qu'avec du lait parfaitement soigné, coulé et aéré.

Elevage et Alimentation.

LE CHEVAL CANADIEN.

HIER. — AUJOURD'HUI. — DEMAIN.

Ces quelques lignes sont respectueusement dédiées à tous ceux qui ont à cœur la régénération de la race chevaline dans la province. Nous n'avons pas la prétention d'imposer nos idées à ceux qui ont fait du petit cheval d'autrefois une étude spéciale, et qui s'en constituent actuellement les champions. Nous voulons simplement leur soumettre nos réflexions, leur dire tout haut ce qui se dit partout tout bas, pourvu qu'ils ont trop de science pour prendre notre franchise ou mau-

vais part et ne pas se rallier à notre manière de voir, s'ils veulent l'approuver.

HIER.

Hier, c'était le cheval de la province de Normandie, que le St-Jean-Baptiste débauchait à Québec, le 12 juillet 1685. Les deux étallons et douze cales ont été achetés et embarqués en Normandie, sur le même vaisseau, le St-Jean-Baptiste. (Correspondance générale de ce qui a été fait pour le Canada.) Percheron, Angeron ou Morlaix-Cotentin, c'est-à-dire l'une des trois races alors existantes en Normandie, peu importe, ce fut un Canadien avant tout, ce fidèle "caribou de France" qui sut aussi bien que son maître travailler et se battre, à l'aurore de la nouvelle France. Mal nourri, souvent encore plus mal logé, il perdit en taille, en développement, ce qu'il gagna en endurance, en sobriété, en activité. A s'emplier de l'air du nord, ses poumons s'agrandirent, à monter et à descendre les côtes du fleuve royal, ses pieds prirent une dureté étonnante, à labourer enfin comme à courir à travers la forêt vierge, ses membres devinrent infatigables. Bref, il subit l'évolution que l'on peut remarquer à l'heure actuelle, quoique d'analogie un peu lointaine, chez les centaines de chevaux sauvages des bords de la Platte, qui ont été les premiers colons de la Prairie. Il n'y a pas de meilleurs chevaux à toutes fins pour un pays entièrement neuf : seulement, ils présentent déjà cette différence inexpliquée des reins, qui s'allongent démesurément aux États-Unis, tandis qu'ils restent courts à Québec.

Depuis cinq ans, nous avons cherché à nous faire faire la description exacte de ce fidèle serviteur de nos ancêtres. Nous devons avouer que celles obtenues un peu partout ne sont pas claires, et ne s'accordent qu'en trois points : 1. Ce cheval avait fort peu de garrot ; 2. Sa croupe et son poitrail étaient larges ; 3. Il avait beaucoup de reins, ce qui n'est pas surprenant avec la rigueur de nos hivers et constitue une dégénérescence plutôt qu'autre chose, facile encore à constater chez la descendance des chevaux Européens dans les ranchs du Wyoming).

Quant à la tête, il y a dissentiment absolu chez les principaux analystes de cette race. Pour nous, nous pensons la retrouver dans celle du Morgan.

Cet animal était et est encore indispensable dans tout pays absolument nouveau, où les routes sont à peine tracées, où les lourdes charges ne peuvent lui être imposées. Deux personnes dans la traîne, et le petit cheval s'envolait par les chemins de neige, d'autant plus rapidement qu'il faisait plus froid. En somme, soit pour la culture, qui était rudimentaire, soit pour la voiture, qui était des plus légères, on ne lui demandait que l'énergie, le souffle, la rusticité et ces qualités, il les possédait toutes au plus haut degré, le bon, le vaillant petit canadien de nos pères ! C'était lui qui se vendait à Québec, en 1734, de cent à cent cinquante francs.

AUJOURD'HUI.

Aujourd'hui, ce cheval a complètement disparu de la province. Il vivra toujours dans les cœurs, et le temps ne fera qu'accroître la vision poétique que nous nous en faisons tous, à juste titre, du reste, mais on ne saurait le ressusciter parce que les premiers éléments font défaut. On nous a montré des juments "pures" de cette race, nous disait-on : seulement, ajoutaient les mêmes éleveurs, "il n'y a plus d'étallons canadiens." Voilà qui est des plus étranges, comment expliquer l'ex-

istence de juments et l'absence de reproducteurs ? Il est impossible alors que la pureté de race, chez ces poulinières, ne se borne simplement à un mélange où prédomine un grand nombre de traits de l'espèce primitive.

C'est là notre conviction absolue.

Mais, si on le pouvait, faudrait-il la ressusciter, cette race ? That is the question. Pourquoi a-t-elle disparu aussi complètement ? Ses champions affaiblissent que les Américains ont tout acheté, ont acheté par milliers chevaux et juments, tant ils priaient leur excellence, et qu'il en est résulté leur disparition dans la province.

Un tel raisonnement, avouons-le, nous surprend beaucoup. Y a-t-il un pays au monde où la demande ne stimule pas la production, au lieu de l'épuiser ? Si les "Bostonnais" étaient venus en aussi grand nombre acheter nos chevaux, nos cultivateurs, aussi "smarts" que ces bons Yankees, ne seraient-ils pas empressés de produire dix fois, vingt fois, cent fois plus l'article ainsi demandé ? Que cet article ait pu se détériorer, dans l'empressement à le produire, comme cela est arrivé au Percheron, d'accord. Mais, disparaître ! c'est inadmissible.

Il y a quinze ans, les dollars américains commencent à inonder la Normandie : les meilleurs chevaux, les meilleures juments partent en si grand nombre, que certains agriculteurs jettent le cri d'alarme : "Prenez garde ! la race va disparaître !" et leurs lamentations étaient grandes en voyant les gens Normands rester absolument sourds à leurs appels désespérés. Qu'est-il arrivé ? Les banknotes yankees sont restées au fond des coffres-forts percherons : les chevaux sont partis, mais ils ont été remplacés par une descendance tellement stimulée par la demande, que cette race est actuellement plus florissante et plus nombreuse que jamais. Voici les faits : Remarquez que nous n'agissons pas ici la question d'amélioration ou de détérioration de la race. Pourquoi n'en aurait-il pas été de même dans notre province, si la demande du petit cheval de jadis y avait été réellement des plus considérables ? Les acheteurs eux-mêmes auraient été les premiers intéressés à stimuler cet élevage !

Ah non ! s'il a disparu, ce n'est pas à la suite d'une émigration totale aux États-Unis : c'est parce qu'il n'avait pas marché avec le siècle, par la force même des choses, chez un peuple fier, cédé et non conquis, et qui ne voulait pas demander à l'étranger les sources nouvelles de reproduction plus moderne. C'est parce que le Canada de Jacques-Cartier est devenu le Canada de la Confédération, parce que les routes se sont ouvertes et que les voitures sont devenues plus lourdes, parce qu'on a commencé à labourer plus profond et à cultiver plus intensivement, parce que, en un mot, on a demandé au cheval une force et une résistance égale à son énergie. Car telle est l'exigence de la civilisation moderne. Cette force, cette puissance, le petit cheval ne pouvait les donner : sa production ne rapportait plus aucun profit, et il a disparu, parce que devenu inutile, il n'était plus demandé, comme a disparu de Franco le Breton ou l'Ardennais.

Des besoins nouveaux se font sentir tous les jours, et les instruments de jadis ne sauraient les accommoder l'aut il mépriser ces derniers ? Nullement : ils étaient venus à leur heure, ils ont joué leur rôle ; mais pour servir aujourd'hui, ils doivent subir l'évolution qui ne s'arrêtera en toute chose qu'à la fin du monde. Le progrès matériel, agricole ou industriel, est un express lancé à toute vapeur : si nous